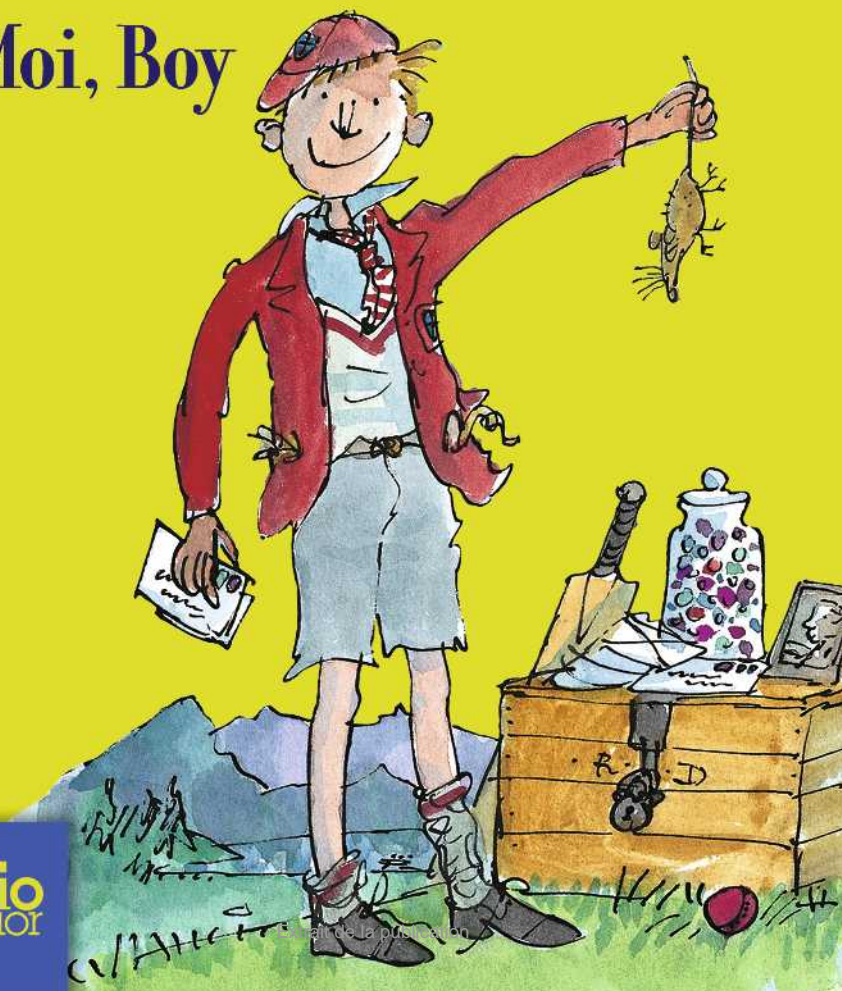


Roald Dahl

Moi, Boy



folio
junior

Roald Dahl :

bien plus que de belles histoires !

Saviez-vous que 10 % des droits d'auteur* de ce livre sont versés aux associations caritatives Roald Dahl ?

La *Roald Dahl Foundation* soutient des infirmières spécialisées qui soignent des enfants atteints d'épilepsie, de maladies du sang et de traumatismes crâniens à travers le Royaume-Uni. La Fondation apporte aussi une aide matérielle aux enfants et adolescents souffrant de difficultés de lecture ou de troubles cérébraux ou sanguins (des causes qui furent chères à Roald Dahl tout au long de sa vie) en finançant hôpitaux et associations caritatives et en mettant des bourses à la disposition d'enfants et de familles.

Le *Roald Dahl Museum and Story Centre* est situé aux abords de Londres, dans le village de Great Missenden (Buckinghamshire) où Roald Dahl vivait et écrivait. Au cœur du musée, dont le but est de susciter l'amour de la lecture et de l'écriture, sont archivés les inestimables lettres et manuscrits de l'auteur. Outre deux galeries pleines de surprises et d'humour consacrées à sa vie de façon dynamique, le musée est doté d'un atelier d'écriture interactif (*Story Centre*) où parents, enfants, enseignants et élèves peuvent découvrir l'univers passionnant de la création littéraire.

* Les droits d'auteur versés sont nets de commission.



www.roalddahlfoundation.org
www.roalddahlmuseum.org



La *Roald Dahl Foundation* (RDF)
est une association caritative enregistrée sous le n° 1004230.
Le *Roald Dahl Museum and Story Centre* (RDMSC)
est une association caritative enregistrée sous le n° 1085853.
Le *Roald Dahl Charitable Trust*, une association caritative
récemment créée, soutient l'action de la RDF et du RDMSC.

Titre original :

Boy

Tales of Childhood

- © Roald Dahl Nominee Ltd, 1984, pour le texte,
pour toute photographie, tout document et toute illustration
- © Éditions Gallimard, 1987, pour la traduction française
- © Éditions Gallimard Jeunesse, 2007, pour la présente édition

Couverture : illustration de Quentin Blake

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

www.roalddahl.com
www.quentinblake.com

Avec le soutien du



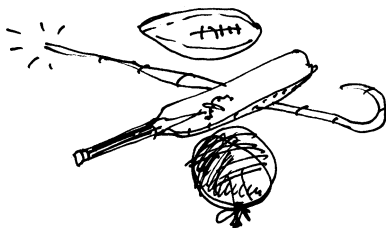
Centre national du livre

Roald Dahl

Moi, Boy

Souvenirs d'enfance

Traduit de l'anglais
par Janine Hérisson



GALLIMARD JEUNESSE



Papa



Maman fiancée



Moi à sept mois



*Le mariage de maman
et papa, Christiana*



*Alfild et moi
devant le poulailler*



Moi à six ans



*Alfild, Astrid, moi, Nounou
et Else dans le landau*



*Moi et maman,
Radyr*



St Peter's



*Moi, Alfhild, Else,
en Norvège, 1924*



*Alfhild, moi, Asta, Else
et les chiens, Tanby*



*Asta, Else, Alfhild, moi,
à Cardiff, 1927*



*À bord du bateau
pour Terre-Neuve,
1933*



*Maman,
1936*

*Pour Alfild, Else, Asta,
Ellen et Louis*

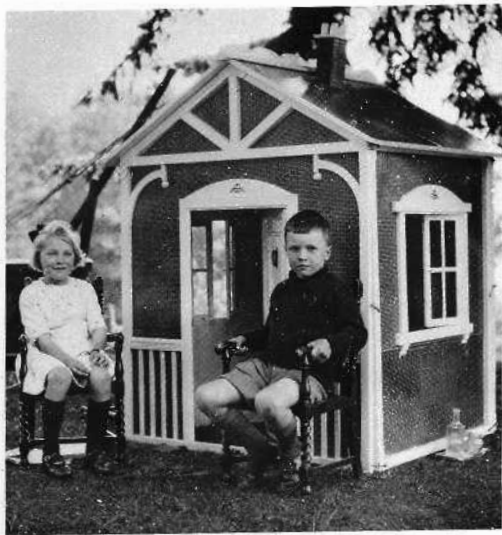
Une autobiographie, c'est un livre qu'on écrit pour raconter sa propre vie et qui déborde, en général, de toutes sortes de détails fastidieux.

Ce livre-ci n'est pas une autobiographie. L'idée ne me viendrait pas d'écrire pareil ouvrage. Par ailleurs, durant toutes mes jeunes années à l'école et juste après, ma vie a été émaillée d'incidents que je n'ai jamais oubliés. Aucun n'est très important, mais chacun d'entre eux m'a laissé une si forte impression que je n'ai jamais réussi à le chasser de mon esprit. Chacun d'entre eux, même après un laps de temps de cinquante et parfois même soixante ans, est resté gravé dans ma mémoire.

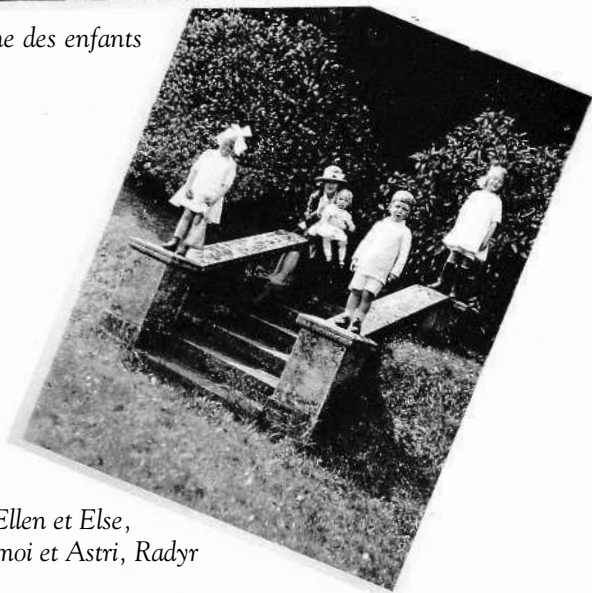
Je n'ai pas eu à les rechercher. Il m'a suffi d'effleurer la couche supérieure de ma conscience pour les y retrouver avant de les consigner par écrit. Certains furent drôles. Certains douloureux. Certains déplaisants. C'est pour cette raison, je suppose, que je me les rappelle tous de façon aussi aiguë. Tous sont véridiques.

Roald Dahl

Puisqu'il faut
un début à tout...



La cabane des enfants



*Alfhild, Ellen et Else,
moi et Astri, Radyr*

Papa et maman

Mon père, Harald Dahl, un Norvégien, naquit près d'Oslo dans une petite ville du nom de Sarpsborg. Son père, mon grand-père, était un marchand relativement prospère, propriétaire à Sarpsborg d'un magasin où l'on vendait tous les produits imaginables, du fromage râpé au grillage de poulailler.

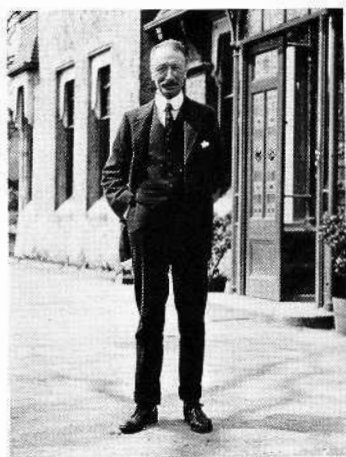
J'écris ceci en 1984, mais ce grand-père dont je parle était né, rendez-vous compte, en 1820, peu après la victoire de Wellington sur Napoléon à Waterloo. Si mon grand-père vivait encore, il aurait cent soixante-quatre ans et mon père cent vingt ans. L'un et l'autre avaient eu leurs enfants sur le tard.

Alors que mon père avait quatorze ans, ce qui remonte tout de même à plus d'un siècle, il était perché sur le toit de la maison familiale en train de remplacer des tuiles lorsqu'il glissa et tomba à terre. On le releva, le bras cassé en dessous du coude. Quelqu'un courut chercher le docteur et, une demi-heure plus tard, ce personnage fit une arrivée aussi majestueuse qu'éthylique dans son buggy attelé d'un cheval. Il était

tellement saoul qu'il prit le coude fracturé pour une épaule démise.

– Nous aurons vite fait de remettre ça en place ! s'exclama-t-il.

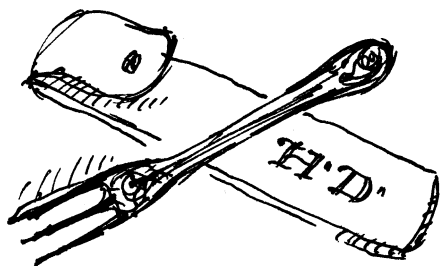
Et on fit appel à deux hommes qui passaient dans la rue pour aider à tirer sur le membre. Ils reçurent comme consigne de tenir mon père par la taille tandis que le docteur saisissait le poignet de son bras cassé et vociférait : « Tirez, messieurs, tirez ! Tirez de toutes vos forces ! »



La douleur dut être atroce. La victime hurla, et sa mère, qui assistait, horrifiée, à la scène, s'exclama : « Arrêtez ! » Mais les tortionnaires avaient déjà commis de tels dégâts qu'une esquille d'os perçait à travers la peau de l'avant-bras.

Cela se passait en 1877 et la chirurgie orthopédiste n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui. On se

contenta donc d'amputer le membre à hauteur du coude et, pour le restant de ses jours, mon père dut se débrouiller avec un seul bras. Fort heureusement, c'était le gauche qu'il avait perdu et, au long des années, il apprit à faire plus ou moins tout ce qu'il voulait avec les quatre doigts et le pouce de sa main droite. Il réussissait à nouer un lacet de chaussure aussi vite que vous et moi, et, pour pouvoir couper sa nourriture dans son assiette, il avait affûté la tranche d'une fourchette qui lui servait ainsi également de couteau. Il rangeait son ingénieux instrument dans un mince étui en cuir qu'il gardait dans sa poche partout où il allait. Son infirmité, disait-il volontiers, ne présentait pour lui qu'un seul inconvénient sérieux. Il lui était impossible de décapiter un œuf à la coque.



Mon père avait un an et quelques de plus que son frère Oscar mais ils étaient exceptionnellement proches l'un de l'autre et, peu après avoir achevé leurs études, ils firent une longue promenade ensemble afin de discuter de leur avenir. Ils arrivèrent à la conclusion qu'une petite ville comme Sarpsborg dans un petit pays

comme la Norvège n'était pas l'endroit idéal pour faire fortune. Il leur fallait donc, décidèrent-ils, s'expatrier dans l'un des grands pays voisins, la France ou l'Angleterre, où les occasions de réussir seraient illimitées.

Leur propre père, un aimable géant de près de deux mètres, ne possédait pas l'énergie et l'ambition de ses fils, et il refusa de souscrire à ce projet absurde. Lorsqu'il leur interdit de partir, ils s'enfuirent de la maison et tous deux se débrouillèrent pour payer leur voyage en France en travaillant sur un cargo.

De Calais, ils gagnèrent Paris et, une fois à Paris, ils décidèrent d'un commun accord de se séparer, chacun désirant rester indépendant de l'autre. L'oncle Oscar, pour je ne sais quelle raison, poursuivit vers l'ouest pour se rendre à La Rochelle, sur la côte atlantique, tandis que mon père, provisoirement, resta à Paris.

L'histoire de ces deux frères qui créèrent des affaires totalement différentes dans des pays différents et qui firent tous deux fortune est intéressante, mais je n'ai pas le temps de la raconter ici, si ce n'est des plus brièvement.

Commençons par l'oncle Oscar. La Rochelle était alors, et est resté, un port de pêche. À quarante ans, il était devenu l'homme le plus riche de la ville. Il possédait une flotte de chalutiers appelée : « Pêcheurs d'Atlantique », et une grande conserverie où les sardines ramenées par ses chalutiers étaient mises en conserve. Il épousa une jeune fille de bonne famille, acquit une magnifique demeure en ville ainsi qu'un grand château à la campagne. Il entreprit de collec-

tionner les meubles Louis XV, les beaux tableaux et les livres rares, et tous ces admirables objets, ainsi que les deux propriétés, sont restés dans la famille. Je n'ai jamais vu le château à la campagne, mais je suis allé il y a deux ans dans la maison de La Rochelle et elle vaut le déplacement. Le mobilier, à lui seul, est digne d'un musée.

Tandis que l'oncle Oscar s'enrichissait à La Rochelle, son frère manchot Harald (mon propre père) ne restait pas oisif. Il avait fait la connaissance à Paris d'un autre jeune Norvégien du nom d'Aadnesen et tous deux décidèrent de s'associer et de devenir courtiers maritimes. Un courtier maritime est une personne qui fournit à un navire tout ce dont il a besoin quand il entre dans un port – combustible et nourriture, filins et peinture, savon et serviettes, marteaux et clous, ainsi que des milliers d'autres petits objets variés. Un courtier maritime, c'est une sorte de marchand qui approvisionne les navires sur une vaste échelle et le produit essentiel qu'il leur fournit, c'est le combustible destiné à l'alimentation des moteurs. Il n'en existait alors qu'une sorte : le charbon. En ces temps lointains, les moteurs diesel marins étaient inconnus. Tous les navires étaient à vapeur, et ces vieux bateaux emmagasinaient des centaines, et même des milliers de tonnes de charbon pour un seul voyage. Pour les courtiers maritimes, le charbon était de l'or noir.

Mon père et son ami de fraîche date, M. Aadnesen, le comprirent fort bien. Il était logique, décidèrent-ils, de créer leur affaire de courtage maritime dans un des

plus grands ports charbonniers d'Europe. Lequel serait-ce ? La réponse était simple. Le plus grand port charbonnier du monde en ce temps-là, c'était Cardiff, au pays de Galles. Les voilà donc partis pour Cardiff, ces deux jeunes ambitieux, n'emportant avec eux qu'un maigre bagage ou pas de bagage du tout. Mais mon père emmenait un bien beaucoup plus précieux que des bagages : une femme, une jeune Française du nom de Marie, qu'il avait épousée peu de temps auparavant à Paris.

À Cardiff, ils créèrent la firme de courtage maritime « Aadnesen & Dahl » et louèrent une unique pièce dans Bute Street en guise de bureau. À partir de là, la réussite qui s'ensuivit peut sembler un de ces contes de fées quelque peu exagérés mais, en vérité, elle fut le fruit du travail acharné et de l'esprit avisé des deux amis. Très vite, « Aadnesen & Dahl » fut débordé de commandes et les deux associés ne purent plus, à eux seuls, suffire à la tâche. Il fallut agrandir le bureau et engager des employés. L'argent commença alors à affluer dans les caisses. En quelques années, mon père put acheter une belle maison dans le village de Llandaff, tout près de Cardiff, et ce fut là que son épouse Marie lui donna deux enfants, un garçon et une fille. Mais elle mourut tragiquement en donnant naissance au second.

Lorsqu'il eut en partie surmonté le choc et le chagrin que lui avait causés sa mort, mon père se rendit compte que ses deux enfants avaient bien besoin d'une belle-mère pour s'occuper d'eux. Et surtout, il se sen-

tait terriblement esseulé. De toute évidence, il lui fallait essayer de trouver une autre épouse. Mais voilà qui était plus facile à dire qu'à faire pour un Norvégien vivant au pays de Galles et qui ne connaissait pas grand monde. Il décida donc de prendre des vacances et de retourner dans son pays natal, la Norvège. Qui sait, peut-être aurait-il la chance de rencontrer dans sa patrie une nouvelle et charmante épouse.

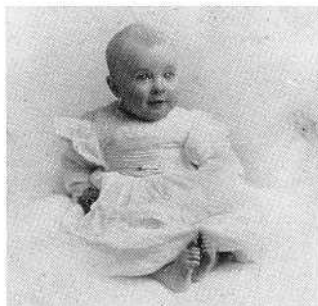
Durant l'été de 1911, alors qu'il naviguait sur un petit vapeur côtier dans l'Oslofjord, il fit la connaissance d'une jeune personne, Sofie Magdalene Hesselberg. Étant homme à reconnaître d'emblée une perle rare, il lui demanda sa main moins d'une semaine plus tard et l'épousa peu après.

Harald Dahl emmena son épouse norvégienne en voyage de noces à Paris et regagna ensuite la maison de Llandaff. Tous deux étaient profondément amoureux l'un de l'autre et nageaient en plein bonheur. Au cours des six années qui suivirent, elle lui donna quatre



Maman fiancée

enfants, une fille, une autre fille, un garçon (moi) et une troisième fille. Il y avait maintenant six enfants dans la famille, deux de la première épouse de mon père, et quatre de la seconde. Il fallait donc une maison plus vaste et plus belle, et l'argent ne manquait pas pour l'acheter.

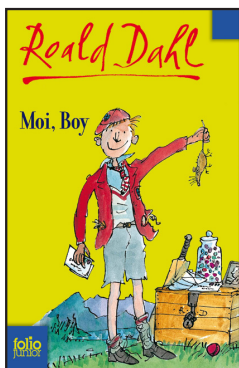


Moi à 8 mois

Ainsi donc en 1918 – j'avais alors deux ans – nous emménageâmes tous dans une imposante demeure campagnarde près du village de Radyr, à environ douze kilomètres à l'ouest de Cardiff. Je m'en souviens comme d'un édifice prestigieux, au toit orné de tourelles, avec de majestueuses pelouses et des terrasses sur toutes les façades. Il était entouré de nombreux hectares de terres cultivables et de bois, avec un certain nombre de cottages pour le personnel. Très vite, les prairies se remplirent de vaches laitières, les porcheries de porcs et les poulailleurs de poules. Il y avait plusieurs robustes chevaux de trait pour tirer les charrues et les charrettes à foin, et il y avait un laboureur, un vacher,



Découvrez toute la collection en version numérique [ici](#)



Moi, Boy
Roald Dahl

Cette édition électronique du livre
Moi, Boy de Roald Dahl
a été réalisée le 18 novembre 2013 par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070612925 - Numéro d'édition : 149126).

Code Sodis : N60421 - ISBN : 9782075037396
Numéro d'édition : 261924.